

Andrée D. Chapatte

Taf invisible : l'antimémétique et le problème des masculinités positives

Ces deux dernières années, j'ai vu plus de contenu sur les « hommes émotionnellement intelligents » en ligne que jamais auparavant. Des mecs sensibles qui partagent leurs émotions sur Instagram. Des hommes qui parlent de leurs sentiments avec émoïs dans des podcasts. Des « softbois » en cardigans colorés qui parlent de thérapie. La marque berlinoise Hot Boys Cry organise des « Cry Sessions » - breathwork, bains glacés, promenades en forêt - et vend des vêtements streetwear qui affichent « Echte Männer weinen » (Les vrais hommes pleurent). On dirait que l'algorithme découvre que la vulnérabilité masculine performe, et l'algorithme renvoie toujours à ce qui capte l'attention des gens.

Et pourtant, si la semaine dernière vous aviez demandé aux mecs de votre quartier s'ils voulaient rejoindre un « cercle d'hommes », la plupart n'auraient toujours aucune idée de ce dont vous parliez, et certains de ceux qui savaient auraient peut-être ressenti un mélange subtil mais intense de peur et de répulsion. S'imaginer en train d'échanger calmement avec d'autres hommes cis sur des questions de patriarcat, de genre, de sexualité et de comportements culturellement conditionnés provoquerait une sensation viscérale, corporelle, un peu comme du sable et de l'huile qui grincerait à l'intérieur de leur poitrine et de leur estomac. Ayant moi-même ressenti des

sensations similaires par le passé, je comprends maintenant ce sentiment comme étant simplement leur corps qui dit : « non merci, ça a l'air cringe. »

J'affirme cela parce que j'ai moi-même remarqué ces émotions et sensations monter en moi. Pourtant, au cours des six dernières années, après avoir participé à des dizaines de cercles animés par certaines des personnes les plus inspirantes que j'aie jamais rencontrées, je me suis doucement senti soulagé de découvrir à quel point être en cercle avec d'autres hommes peut être reposant, stimulant et même amusant. Ce qui ressemblait autrefois à une scène austère d'un film d'action où le protagoniste entre dans une réunion des Alcooliques Anonymes ressemble maintenant à un club social incarné - une scène, et même un groupe d'amis.

Certains moments restent avec moi. Un sentiment de clarté qui est venu en écoutant les autres parler de leur propre perspective en cercle - utilisant des formulations en « je », grâce à la facilitation habile de mon cher collègue Hugo - et en sentant que le partage de chacun était ma propre pensée qui se déroulait à travers le récit des expériences des autres. Ou le sentiment de plaisir, de joie et de soulagement venu de la libération d'ocytocine et de dopamine après un atelier sur la prostate, où pour la première fois je suis entré en contact non-sexuel et agréable avec les corps nus d'autres hommes - avec le sentiment d'avoir survécu à l'impossible et d'en être sorti en y ayant même pris du plaisir. Ou la simplicité d'une conversation que j'ai eue dans un restaurant de falafels avec une amie chère, une femme, avec qui j'avais eu un malentendu émotionnel presque un an auparavant. Le soutien et la perspective que j'avais reçus d'un cercle de responsabilisation m'ont permis non seulement de m'excuser auprès d'elle, mais de me reconnecter avec une simplicité qui rendait tout le malentendu presque petit rétrospectivement.

Et pourtant, quand j'essaie de décrire le processus qui émerge de la participation régulière à des cercles à quelqu'un qui ne l'a pas vécu, j'ai souvent vu des yeux se voiler discrètement au bout de deux phrases, quel que soit leur genre. Non pas parce qu'ils sont en désaccord ou qu'ils ont quelque chose de spécifiquement négatif à dire - plutôt parce que quelque chose dans l'essence du travail refuse de s'ancrer. L'idée entre dans leur esprit et commence immédiatement à s'évaporer, remplacée par un vague inconfort dans leur corps. La conversation s'arrête alors en bégayant, me laissant confus quant à la façon dont quelque chose qui me semblait si réel et concret pouvait devenir si abstrait et chiant.

Maintenant, après des années à m'engager dans et à appliquer le travail de déconstruction - la méthode développée par Jacques Derrida pour exposer les hiérarchies cachées et les contradictions au sein des textes et des concepts - à ma propre compréhension vécue de la masculinité et du genre, et à lutter pour l'expliquer dans des conversations avec des pairs, des écrits et des

demandes de subvention, j'en suis venu à comprendre que ce n'est pas un échec de communication de ma part. C'est une caractéristique inhérente du travail lui-même.

Dans son livre *Antimemetics*, Nadia Asparouhova décrit une catégorie d'idées qui résistent à être mémorisées, comprises ou engagées - malgré leur importance. Non pas parce qu'elles sont ennuyeuses, mais parce que quelque chose dans leur nature les rend difficiles à retenir. On les rencontre, on les trouve potentiellement convaincantes, et puis... elles se dissipent.

Asparouhova, vivant à San-Francisco, nous demande de considérer : Pourquoi observons-nous encore l'heure d'été alors qu'une majorité d'Américains veulent l'abolir et que le Sénat a unanimement voté une loi pour le faire en 2022 - pour que le projet de loi expire en attendant la Chambre des représentants ? Pourquoi le respect du lavage des mains est-il si faible, même parmi les professionnels de santé, malgré des siècles de preuves démontrant son efficacité ? Pourquoi les fusillades de masse déclenchent-elles des cycles médiatiques prévisibles appelant à une législation sur la sécurité des armes à feu, pour que la question s'estompe quand le cycle d'information passe à autre chose ? Nous convenons que ces idées sont importantes. Nous savons largement quoi faire. Et pourtant, les idées ne semblent pas pouvoir rester dans notre prise assez longtemps pour que nous fassions quelque chose à leur sujet.

Asparouhova emprunte à l'épidémiologie pour expliquer cela. Les mèmes se propagent à travers les réseaux en fonction du *taux de transmission* (la facilité avec laquelle une idée passe d'une personne à une autre) et de l'*immunité* (la résistance du réseau à l'infection). Mais les antimèmes ont quelque chose de plus : un *coefficient de traînée* - la quantité de résistance qui doit être surmontée avant que l'idée puisse se propager. Certains antimèmes finissent par atteindre la vitesse de libération et deviennent mémétiques ; d'autres restent obscurs mais stables ; d'autres encore sont délibérément supprimés et meurent potentiellement, à moins d'être maintenus en vie par de petites communautés dans des groupes de discussion, des réseaux locaux ou des scènes.

Ce qui est crucial, c'est que la traînée ne concerne pas seulement l'idée elle-même - elle concerne le réseau. La même idée peut se propager facilement dans une communauté tout en étant complètement antimémétique dans une autre. Et même quand une idée prend, les antimèmes tendent à avoir des *périodes symptomatiques* beaucoup plus longues - le temps pendant lequel une idée perturbe activement son hôte - parce qu'ils sont conséquents, potentiellement perturbateurs, ce qui est précisément pourquoi nous les supprimons. Nous, en tant qu'humains fonctionnant comme des nœuds dans

un système social, avons tendance à avoir une forte immunité intégrée contre les antimèmes, afin de ne pas nuire à nos réseaux en introduisant de grandes idées perturbatrices sans bonne raison. Avec cela à l'esprit, elle écrit :
« Introduire une idée controversée avec précaution ne signifie pas qu'elle a moins de valeur. Au contraire, cela souligne son importance. De telles idées sont si précieuses qu'elles doivent être manipulées délicatement pour assurer leur survie. »

Ironiquement, la masculinité hégémonique elle-même a historiquement toujours eu des qualités antimémétiques : elle est invisible parce qu'elle est partout. Ce qui va sans dire. Le défaut. Quand un homme entre dans une salle de conseil, son genre passe souvent inaperçu ; quand une femme le fait, il est remarqué. C'est ce que les théoriciennes féministes, à la suite de Simone de Beauvoir, appellent la catégorie non marquée, ou le mythe de la neutralité : la masculinité qui passe pour simplement *humaine*, ne nécessitant aucune explication. (Hégémonie, ici, ne signifie pas que la plupart des hommes l'incarnent parfaitement - cela signifie que cette forme de masculinité se trouve au sommet de la hiérarchie, définissant ce qui compte comme masculinité légitime par rapport à laquelle toutes les autres expressions sont mesurées.)

L'idée des masculinités « positives » est antimémétique aussi - mais par absence plutôt que par ubiquité. Son coefficient de traînée est énorme. Elle ne génère aucun signal, aucun conflit, aucune donnée pour l'algorithme, et est presque impossible à imaginer. La seule façon dont on pourrait potentiellement la décrire est à travers une pluralité d'identités niant la masculinité hégémonique à travers la culture, la classe et l'identité. Une qualité qui se définit presque entièrement contextuellement - une anti-icône.

Considérez : la masculinité toxique fait un contenu mémorable. La misogynie d'Andrew Tate est devenue virale précisément parce qu'elle provoquait l'indignation, l'engagement, les partages. Le taux de transmission était élevé ; l'immunité était faible (même parmi ceux qui le détestaient - ils propageaient quand même son nom et son contenu). La période symptomatique était courte : on regarde, on réagit, on passe à autre chose.

Mais qu'en est-il des masculinités qui se responsabilisent ? Des masculinités qui écoutent ? Des masculinités qui se présentent, font le travail de réparation, n'ont pas besoin d'être au centre de l'attention ? Il n'y a pas d'accroche. Pas de controverse. Le taux de transmission s'effondre. Et quand quelqu'un essaie de le décrire, l'immunité de la plupart des réseaux raisonnablement éduqués se déclenche, et l'idée semble vaguement thérapeutique, vaguement ennuyeuse, vaguement suspecte. Elle est supprimée avant de pouvoir prendre racine.

Même au sein des réseaux féministes et progressistes, l'idée de masculinités positives peine. Non seulement certains contestent son existence, mais pour ceux qui y adhèrent, c'est une idée qui continue de s'échapper - comme si dans le vide de ce qui pourrait être imaginé : la critique, la vanité ou la théorie matérialiste glissaient constamment à sa place, ce qui fait que le travail génératif d'imaginer des alternatives - ce que j'appellerai la spéculation - est naturellement dépriorisé et même oublié. Même moi, je redécouvre le concept périodiquement et je continue à avoir l'impression de le rencontrer pour la première fois.

Et pourtant, dans le discours actuel autour des masculinités, la *performance* de la vulnérabilité, de l'alliance et de l'émotion semble être ce qui parvient à se visibiliser autour du vide.

John Stoltenberg nous avait prévenus il y a des décennies. Dans *Refusing to Be a Man* (Refuser d'être un homme), il soutenait que les hommes pouvaient facilement adopter la performance de la sensibilité sans s'engager dans un changement structurel. Partager ses sentiments devient le nouveau statu quo - et au-delà, rien. Aucun engagement pour un changement structurel dans les politiques, aucune définition d'un seuil minimal pour la justice de genre, aucune action pour se battre pour le changement.

C'est le piège de la masculinité positive représentationnelle. Elle *peut* être filmée, partagée, transformée en contenu. L'homme aux yeux tristes qui partage l'état de sa santé mentale. Le père tenant son nouveau-né. Le type qui poste qu'il ne lira que des autrices pendant un an. Ces images circulent parce qu'elles sont mémétiques - des paquets légers qui se répliquent facilement, qui délivrent un message sans friction.

Mais le travail réel impliqué dans le changement - la responsabilisation, le soutien mutuel, l'incarnation somatique - refuse la logique de la viralité. Il requiert une attention soutenue. Une profondeur relationnelle. Une présence corporelle. De l'engagement, de la planification et de l'action. Il ne peut pas être extrait et distribué sans perdre presque tout ce qui le fait fonctionner.

La critique féministe selon laquelle la masculinité représentationnelle « n'est pas suffisante » et le rejet conservateur qui la qualifie de « performative » pointent, étrangement, vers la même absence sous des angles différents. Les deux sentent que quelque chose manque. Ce qui manque, c'est le noyau antimémétique : la partie qui ne peut pas être montrée, seulement faite.

En 2016, mon collègue Wayne Lim et moi avons commencé à développer un concept que nous avons appelé « démasculinisation » - non pas le terme médical, mais un terme culturel. Que signifierait réellement se défaire des habitudes et des dispositions que la masculinité installe dans les corps ? Non pas seulement penser différemment, mais percevoir différemment, bouger différemment, parler différemment, toucher différemment ?

Je suis frappé maintenant par la structure négative de tous ces termes : « Le Mythe de la Neutralité » (quelque chose de faux), « Refuser d'être un Homme » (rejet), « DéMasculinisation » (retrait), « Déconstruction » (démontage). Ils définissent le travail par ce contre quoi il est ou ce qu'il défait, jamais par ce qu'il est réellement. Le seul terme qui échappe à cette négation est « masculinités positives » - qui surcorriges vers l'hyperbole, sonnait comme un slogan marketing ou une initiative RH. Et pourtant « masculinités positives » est le seul cadrage qui m'a jamais obtenu des financements. C'est peut-être en soi une sorte de confirmation : les structures de financement sont mémétiques, elles ont besoin de l'accroche, et l'accroche requiert soit l'opposition (contre la masculinité toxique) soit l'affirmation (positif ! sain ! bon !). Le travail réel - qui n'est ni opposition ni affirmation mais quelque chose de plus lent et de plus étrange - n'a pas de langage qui tienne.

Des années après avoir rejoint mon premier cercle d'hommes, après avoir animé de nombreux ateliers sur le toucher et les masculinités, j'en suis venu à comprendre quelque chose qui semble à la fois évident et étrangement difficile à retenir : l'abolition de la masculinité hégémonique nécessite un désapprentissage perceptif et somatique, pas seulement une clarté politique.

La masculinité est maintenue non seulement par l'idéologie mais par la perception habituelle, le fantasme et l'appropriation corporelle. La critique politique opère au niveau du langage, de la loi et du refus - et cela compte énormément. Mais les masculinités sont aussi reproduites au niveau de l'image, de la sensation, du désir et de la logique de marché. Ces couches ne sont pas secondaires. C'est là que les masculinités sont le plus efficacement installées, et donc là où elles doivent aussi potentiellement être démantelées.

Les pratiques que j'ai développées ne visent pas à guérir ou à racheter les hommes. Elles réentraînent des capacités que le patriarcat supprime : la lenteur, la retenue, l'écoute, la réactivité. Ce n'est pas de l'indulgence thérapeutique mais une condition nécessaire pour un comportement non-dominant. Je crois que les hommes ont besoin de pratiquer la non-dominance en relation avec leurs propres corps et sensations avant de pouvoir la maintenir avec succès dans leur politique. Sans changer comment la masculinité est ressentie, désirée et incarnée, la critique reste abstraite. (Centrer les corps des hommes, je dois le dire, n'est pas la même chose que centrer le confort des hommes. Cette distinction compte.)

Et après des années à essayer de communiquer ce que je fais à des théâtres, des collègues, des amis, des amantes, des alliés et des pairs, voici ce que j'ai appris : le travail dans lequel je suis engagé est antimémétique par conception. On peut décrire un cercle d'hommes, mais le décrire ne transmet pas ce qui s'y passe. La connaissance est tacite et en constante évolution. Elle vit dans le système nerveux. Elle se propage par une présence constante, pas par diffusion.

Asparouhova termine son livre en demandant comment nous gardons les idées antimémétiques en vie. Elle identifie des figures clés : les *diseurs de vérité*, qui lâchent des vérités supprimées et permettent aux réseaux de se recalibrer, et les *champions*, qui prennent sur eux la tâche de taper sur l'épaule des gens, s'assurant que les idées importantes ne s'effacent pas.

C'est ironique - et même un peu agaçant - que peut-être cet essai soit un acte de championnat. Et que je commence à écrire comme un dispositif mnémotechnique contre l'oubli. J'essaie de nommer quelque chose autour duquel je tourne depuis des années : l'invisibilité structurelle d'une partie du travail que je crois le plus important et qui a provoqué certains des plus grands changements dans ma vie.

Si vous êtes arrivé jusqu'ici, je suis sûr que l'idée a déjà commencé à glisser. Vous ressentez peut-être des sensations désagréables, ou vous pourriez sauvegarder cet essai et ne jamais le relire. Vous pourriez hocher la tête en signe de reconnaissance et, d'ici la semaine prochaine, peiner à vous rappeler son argument. Ce n'est pas votre échec. C'est la nature de la chose elle-même.

Mais peut-être - si vous êtes quelqu'un qui a ressenti cette étrange résistance face à la possibilité que des hommes fassent ce travail ensemble - quelque chose restera. Non pas comme du contenu à partager, mais comme une reconnaissance silencieuse : que permettre le changement signifie parfois graviter autour du problème lui-même. Permettre de l'espace, du temps et des ressources, et faire confiance au fait que les corps peuvent inventer des futurs en dehors du patriarcat sans qu'on leur demande de performer cette invention pour un public.

Les mêmes influencent les élections, façonnent les valeurs de la jeunesse, racontent comment le monde fonctionne. Les antimèmes offrent autre chose : une façon de sortir de ces récits et de rencontrer la réalité telle qu'elle est vraiment - ambiguë, chaotique, lente, et résistante à la compréhension facile.

Le travail de spéculation restera en grande partie invisible.
La visibilité n'a jamais été le but.

Note de processus

Cet essai a commencé en anglais comme une note vocale décousue que j'ai enregistrée en marchant, essayant de m'expliquer à moi-même pourquoi ce travail est si difficile à exprimer. J'ai ensuite travaillé en collaboration avec Claude (Anthropic, Opus 4.5) et un éditeur de texte au cours d'une seule session pour lui donner une forme lisible - six brouillons, des allers-retours, avec Claude proposant structure et langage tandis que je résistais, ajoutais des souvenirs, coupais ce qui sonnait faux, changeais les formulations et prenais les décisions finales. La traduction vers le français s'est faite de la même manière. Le cadre théorique était le mien ; Claude m'a aidé à trouver les mots pour cette idée autour de laquelle je tourne depuis des années.

Je m'engage pour la transparence concernant mes outils et collaborateurs. Et je crois que la pensée se fait dans l'édition - la note vocale a capturé quelque chose de vrai mais informe ; les passes lui ont donné forme ; Claude m'a permis de formaliser mon langage. Ni l'un ni l'autre seul n'aurait produit ceci.



Image de recherche de "The Unanswered Question" avec Hans Muller, 2019

Lectures complémentaires

- Nadia Asparouhova, *Antimemetics* (2024)
- John Stoltenberg, *Refusing to Be a Man: Essays on Sex and Justice* (1989)
- Wayne W.J. Lim, *On Demasculinization* (2017) → [lire ici](#)

Andrée D. Chapatte est un artiste, praticien et auteur basé à Bruxelles qui anime des ateliers sur le toucher et la masculinité à travers Liminal. Son travail explore la nature des images incarnées, la démasculinisation, et les conditions d'un comportement non-dominant.

andreechapatte.com / adchapatte@gmail.com